

Philippe Bernardi, Didier Boisseuil (dir.), La nature en partage. Connaître et exploiter les ressources naturelles, Saint-Denis (Presses universitaires de Vincennes) 2008, 292 p. (Médiévales, 53), ISBN 978-2-84292-211-5, CHF 17,00.

rezensiert von/compte rendu rédigé par
François Duceppe-Lamarre, Lille

Le numéro 53 de la revue »Médiévales. Langue, texte, histoire«, célèbre un beau quart de siècle d'existence en s'intéressant aux ressources naturelles, une lacune scientifique dont le rôle est tout de même jugé comme étant »considérable dans le développement de sociétés occidentales au Moyen-Âge«. Une petite dizaine d'articles – principalement entre le XIII^e et le XV^e siècle – constitue le corps de ce numéro qui balaie les ligneux (redoul et forêts), l'amiant et l'eau, après avoir défini les ressources naturelles comme étant des ressources inventées provenant d'une nature destinée à l'homme et créée par Dieu. À l'aune d'une consommation mondialisée, ce numéro fait figure de pensez-y bien.

Philippe Bernardi et Didier Boisseuil, dans leur article introductif intitulé »Des ›prouffitz champestres« à la gestion des ressources naturelles«, auscultent la notion de ressources naturelles, une idée anglo-saxonne liée à la deuxième vague de colonisation européenne, mais dont le cœur de la définition, c'est-à-dire une nature destinée à l'homme et créée par Dieu (p. 7), émerge aux XII^e–XIII^e siècles. Ce sens se retrouve dans les ouvrages à caractère encyclopédique ainsi que dans les traités d'agronomie en s'attachant au caractère utilitaire de certaines plantes, pierres, eaux, etc. De fait, les ressources naturelles sont des ressources inventées puisqu'elles relèvent d'une sélection sociale, afin de subvenir à différents besoins humains. Les auteurs ont donc décidé pour ce numéro de réfléchir à trois pistes de recherche: quelles ressources? Quelles connaissances? Quelles appropriations?

Nathalie Bouloux aborde le thème des ressources naturelles et de la géographie à travers le cas de l'encyclopédie de Barthélemy l'Anglais. Il est vrai que le savoir livresque domine dans ce type de source écrite dont les ressources naturelles ne sont que des évocations éparses au titre des curiosités locales. L'auteur signale toutefois deux intéressantes glanes, dans le livre 15, concernant le gypse à Paris et la tourbe en Flandre, dont la description concrète dans sa réalité pratique tranche avec le reste de l'ouvrage et participe à la compréhension, certes limitée, des ressources naturelles.

Les conflits sur l'approvisionnement en eau de Carpentras (XIV^e–XV^e siècles) sont traités par Valérie Theis sous le titre malicieux d'»Histoires d'eau«. Tout commence par l'achat des sources et des eaux des Alpes par Clément V en 1313. Un conflit qui oppose la papauté avignonnaise à l'évêque et seigneur de la ville puis qui se transpose avec les habitants de Caromb – les riverains – une fois l'évêché mis au pas. On assiste ainsi à la dépossession d'une communauté par un pouvoir souverain de ses ressources naturelles aqueuses, qui, après une réaction violente et une phase de négociation déséquilibrée, parvient à une détente pour laquelle les juristes limitent les inconvénients de ladite communauté.

Daniel Istria aborde un aspect surprenant d'originalité: la production d'amiante dans la céramique à usage culinaire en Corse du XIV^e au XIX^e siècle! Un échantillon de vases datés entre la seconde moitié du XV^e et le XVIII^e siècle confirme une présence de 30% d'amiante dans la pâte, un pourcentage similaire à celui du début du XX^e siècle dans le Nord-Est de l'île. Cette composition permet l'élaboration de marmites de grandes dimensions, donc des vases à cuire, dans le cadre d'une production artisanale. Un produit intéressant pour ses qualités thermiques et ignifuges, mais dont les conséquences sur la santé sont par ailleurs redoutables dès lors que l'amiante se trouve en suspension dans l'air, ce qui est un cas banal lorsque l'utilisateur casse ou ébrèche un vase lors d'une utilisation quotidienne.

Le redoul, arbuste utilisé par les tanneurs et les teinturiers aux XIII^e–XV^e siècles, est étudié par Dominique Cardon et Anthony Pinto. Les deux auteurs montrent les connaissances des sociétés médiévales méditerranéennes concernant les caractéristiques botaniques et chimiques du redoul et ses applications, principalement étudiées à partir de l'aire de production catalane.

Charlotte Britton, Lucie Chabal, Gaspard Pagès et Laurent Schneider étudient sur le temps long et de manière interdisciplinaire un bois méditerranéen en se posant la question de la pertinence de la prédominance du pastoralisme. La présence du monastère d'Aniane, avant les recherches archéologiques, concentrait l'essentiel de la documentation afin de retracer l'histoire de l'occupation du sol. Le site du Roc de Pampelune, auparavant considéré comme un site refuge, apparaît aux V^e et VI^e siècles, avec ses ateliers dans le domaine des arts du feu, davantage comme un site dynamique et pérenne, d'autant que le combustible provenait de l'exploitation de la chênaie mature périphérique. C'est en 1215 que le jeune consulat de Montpellier acquiert la possession du bois de Valène. Une exploitation classique avec des contestations et des interdits qui, aux XV^e et XVI^e siècles, dénotent un état forestier dégradé (coupes de bois et pâturages illégaux). L'archéologie parlant quant à elle d'une exploitation de taillis pour les fours de céramique du XIII^e siècle. Ainsi, la ville nouvelle de Montpellier n'apparaît plus tournée que vers la mer et le littoral, mais aussi vers les ressources forestières de l'intérieur des terres grâce, notamment, au développement d'officines de potiers. Un portrait tracé hors des sources écrites et par la combinaison de ces premières avec les sources archéologiques et anthracologiques.

Un autre article, celui de Nicolas Leroy, aborde le sujet forestier à partir du cas du Comtat venaissin sous l'angle de la réglementation de cette ressource naturelle. Les archives étudiées, principalement de 1464 et de 1568, parlent d'une dégradation du couvert forestier de la »Montagne« de Venasque qu'il faut désormais protéger. Les forêts de plaine doivent aussi être protégées aux XIV^e et XV^e siècles, en particulier du pastoralisme et des coupes trop importantes. L'originalité réside ici dans la précocité de »l'individualisme foncier en lutte avec les droits communautaires« (p. 90).

Unique excursion hors du domaine méditerranéen de ce numéro thématique, le couple Beck nous conduit dans la Bourgogne ducale de la fin du XIV^e siècle. L'exploitation et la gestion des ressources naturelles sont vues à travers les cas de la châtellenie d'Aisey, du cellier de Chenôve et du domaine de Germolles. On y apprend que sous le duc Philippe le Hardi les prélèvements forestiers sont

majoritairement réalisés par furetage. Cette préservation des réserves de chasse et de matériaux qui répond également au souci économique d'une saine exploitation domaniale est ainsi assimilée par les auteurs à un »programme de gestion durable« du prince.

Le numéro se termine par l'étude de la cathédrale de Sienne, présentée par Andrea Giorgi et Stefano Moscadelli comme un »produit du terroir«. En effet, au moyen de l'approvisionnement local du bois, des pierres, de la chaux, du sable, du plâtre, des métaux et de la brique, la cathédrale – construite de la fin du XII^e au XIV^e siècle – émerge du territoire dominé par la ville de Sienne.